

Ceci fait partie de la série

1 & 2 Samuel

De

Ancil Jenkins

*O Dieu,
j'ai besoin
de ton aide !*

**“Ma vie est
vide de sens”**

“Il y avait un homme de Ramataïm-Tsophim, de la montagne d’Ephraïm, nommé Elqana, fils de Yeroham, fils d’Elihou, fils de Tohou, fils de Tsouph, Ephratien. Il avait deux femmes. Le nom de l’une était Anne et le nom de la deuxième Peninna ; Peninna avait des enfants, mais Anne n’avait point d’enfants” (1 S 1.1–2).

Lecture : 1 Samuel 1.1–28.

Anne n’était qu’une paysanne, tout comme des milliers en Israël ; mais en apparence elle possédait autant que quiconque pour avoir une vie pleine et heureuse. Son mari l’aimait et lui donnait une vie confortable. Sa vie spirituelle, son service au Dieu de ses pères, occupaient une place considérable dans sa vie. Pourquoi n’était-elle pas contente ?

C’est que la vie d’Anne était vide de sens. Elle manquait de sérénité, de paix, comme c’est le cas de beaucoup de gens de nos jours. Nous avons des bénédictions semblables, mais malgré cela, nous devenons souvent comme des enfants gâtés qui demandent : “C’est tout ce qu’il y a ?”

Nous essayons de remplir notre vie par l’exercice physique ou mental. Nous sommes capables de passer toute une vie à chercher, sans trouver une vraie signification à notre vie, parce que nous négligeons l’aspect le plus important : l’aspect spirituel.

Combien il est important pour le chrétien de s’élever au-dessus de cette recherche stérile ! Dieu ne veut pas que ses enfants soient frustrés par leur vie. Jésus promet à chacun de ses disciples une vie abondante, une vie pleine à déborder (Jn 10.10b).

Dans notre recherche de cette vie abondante, nous pouvons être guidés par les leçons que Dieu enseigna à Anne. Nous pouvons voir comment, avec l’aide de Dieu, elle put trouver une vie pleine de sens. Puisque le Père l’a aidée, pourquoi douterions-nous de son aide pour nous ?

LE POIDS D’UNE VIE SANS BUT

Les conditions politiques, sociales et religieuses de l’époque et de la situation personnelle d’Anne ne contribuaient guère à encourager la spiritualité. En ces jours-là, l’adoration et le service de Dieu étaient parmi les plus bas de toute l’histoire d’Israël. Le tabernacle jadis si beau, construit au désert, donnait des signes d’usure. La foi enflammée qui avait conduit le peuple d’Israël vers son héritage était devenue plus faible avec chaque génération qui passait. Aux jours d’Anne, racontés en 1 Samuel 1, cette foi n’existait pratiquement plus en Israël.

Le problème qui rongait la vie d’Anne était de nature profondément personnelle. A une époque où l’estime accordée à une femme dépendait de sa capacité à avoir des enfants, Anne restait stérile.

Cette affliction apportait son lot de peines. La première était de nature financière. Sans un fils pour s’occuper d’elle dans l’éventualité de la mort de son mari, ses dernières années promettaient d’être financièrement et socialement pénibles. Une autre peine était celle de son rang dans la société. Etre stérile était, en ces jours-là, une honte. Nous pouvons imaginer les autres femmes qui lui faisaient des

reproches cinglants. Anne dut faire face à leurs sourires supérieurs et affectés. Mais il existait peut-être une autre affliction encore plus grave. Bien qu'à l'état primitif, l'espérance messianique existait bien à l'époque. Sans fils, Anne ne pouvait jamais être la mère du Messie, ni même espérer être incluse dans sa descendance. L'absence d'un fils rendait son existence solitaire et vide.

Elqana, le mari affectueux d'Anne, était sûrement une lumière dans sa vie. Néanmoins, il ne comprenait pas (comme c'est souvent le cas avec les hommes) l'étendue de sa détresse. Il essaya donc de combler ses besoins par la générosité. Quand Elqana partageait la viande de son sacrifice annuel à Silo, il donnait toujours une double part à Anne. Il l'encourageait à manger et à essayer d'oublier ses troubles (1 S 1.4–5, 8).

A la différence de certains hommes, Elqana confirma son amour pour Anne : "Est-ce que je ne vaudrais pas pour toi mieux que dix fils ?" (1 S 1.8). Il dut considérer sa générosité envers Anne comme la preuve de son grand amour. Il ignorait toutefois le plus grand besoin d'Anne : un fils. Sa générosité avec la viande et ses autres dons ne pouvaient combler ce besoin-là.

Nous devons apprendre que les dons physiques ne peuvent combler des besoins spirituels. La vague douleur de la solitude et de la peur ne peut être que temporairement éteinte par la nourriture, le repos, ou le plaisir.

Une situation domestique difficile vint rajouter au fardeau d'Anne : Elqana avait une deuxième femme. A cette époque, Dieu permettait la bigamie, et la prospérité d'Elqana le conduisit à épouser Peninna, qui lui donna des fils et des filles.

Le rôle de chaque femme dans le foyer était clairement défini par la loi et la culture de l'époque (Dt 21.15–17). Et pourtant, il était inévitable qu'un conflit se développe entre les deux femmes. Ce conflit est bien illustré par la langue chinoise, faite de symboles. Lorsque les symboles représentant l'homme et la femme se trouvent ensemble, cette combinaison signifie le mariage. Lorsque les symboles pour l'homme, la femme et l'enfant se trouvent ensemble, ce symbole signifie la famille. Mais lorsqu'on voit l'homme avec deux femmes représentés tous ensemble, cette image représente des problèmes !

L'amour profond d'Elqana pour Anne n'empêchait pas Peninna d'exprimer son mépris. Elle

tourmenta Anne, lui rappelant son infertilité (1 S 1.6). Cette moquerie ajoutait au poids de la vie insignifiante d'Anne, qui vivait, mais qui n'existait pas.

COMBLER UNE VIE QUI MANQUE DE SENS

La solution

Devant tous ces problèmes, Anne allait-elle trouver un quelconque sens à sa vie ? Malgré ses problèmes, elle gardait l'espoir. Paul Tournier, renommé pour ses contributions à la psychologie chrétienne, déclara qu'aucun problème ne peut être résolu avant de le résoudre dans le contexte religieux de la personne concernée. C'est dans cette direction là qu'Anne se dirigea, c'est dans la maison du Seigneur qu'elle trouva les réponses à ses questions, comme le dit le psalmiste :

J'ai donc réfléchi pour comprendre cela ;
Ce fut pénible à mes yeux,
Jusqu'à ce que j'arrive aux sanctuaires de
Dieu :
Alors j'ai compris le sort final des méchants
(Ps 73.16–17).

Les difficultés d'Anne la poussèrent à trouver la vraie signification d'un engagement envers le Seigneur.

Nous ne pouvons qu'imaginer sa honte devant le fait de ne pas concevoir d'enfant. Aucune des pratiques primitives de l'époque ne marchait. Exerçant son discernement spirituel, elle priait sans doute pour un fils. Mais malgré ses requêtes, le désir de son cœur ne se réalisa pas. Ce n'est que lorsqu'elle s'engagea entièrement à Dieu qu'il lui accorda une réponse à sa prière.

Son engagement fut clair :

Eternel des armées ! si ton regard s'arrête sur l'humiliation de ta servante, si tu te souviens de moi et n'oublies pas ta servante, et si tu donnes un garçon à ta servante, je le donnerai à l'Eternel pour tous les jours de sa vie, et le rasoir ne passera pas sur sa tête (1 S 1.11).

Anne était enfin arrivée à une nouvelle perspective sur son besoin. Dans le passé, son désir d'un fils avait été inspiré par le but de *sa propre vie* : un fils l'élèverait aux yeux de son mari, et mettrait fin à l'irritation moqueuse de Peninna et des autres. Ce désir était fondamentalement égoïste.

Anne s'éleva au-dessus de son humanité et son égoïsme. Elle décida que si Dieu lui donnait un fils, ce fils appartiendrait au Seigneur pour toute sa vie.

Nous de même, nous restons agités et troublés, parce que nous ne sommes pas parvenus au niveau de spiritualité démontrée par Anne. Nous pensons égoïstement que nous sommes maîtres de notre vie. Nous ignorons le message de la Bible selon lequel tout appartient à Dieu, du fait qu'il en est le Créateur (Ag 2.8 ; Ps 24.1).

Dans notre vanité, nous devenons souvent comme le petit garçon dont le nez est collé à la vitrine de la boutique de bonbons. Un adulte prend pitié de lui, le fait entrer dans la boutique et lui achète un paquet de bonbons. Le garçon les met en bouche immédiatement. Amusé par l'empressement du garçon, l'adulte dit : "C'est bon ?" Le garçon hoche la tête, car sa bouche est trop pleine pour parler. Le donateur dit encore : "Tu peux m'en donner un ?" Le garçon, avalant juste assez pour parler, répond avec colère : "Non ! C'est à moi !"

On est parfois tenté de se sentir noble et satisfait, lorsqu'on a fait un don substantiel à l'Eglise ou à d'autres bonnes causes. Au lieu de cela, il faudrait s'humilier devant Dieu et comprendre que tout ce qu'on lui donne vient de ce que nous avons reçu de lui.

Lorsque nous consacrons à Dieu tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, et tout ce que nous pouvons être, alors seulement pouvons-nous trouver la paix. Dieu nous appelle à l'aimer d'un amour total (Mt 22.36-37). C'est seulement quand il possède tout notre amour qu'il possède chaque partie de nous-mêmes. Je connais un homme qui avait, pendant des années, trop d'embonpoint. Il m'a raconté comment il avait réussi à se maîtriser et à manger correctement : "J'ai appris que Dieu s'impliquait dans chaque domaine de ma vie, même celui de ma nourriture. Je disais dans le passé que je ne mettais pas mes habitudes gastronomiques sous le contrôle de Dieu parce que Dieu ne s'intéressait pas à une chose si insignifiante. Puis je me suis rendu compte que je ne voulais pas que Dieu contrôle mes habitudes culinaires parce que j'avais peur qu'il en devienne le maître." Nous devons comprendre que si Dieu nous prive d'une chose, il est capable de nous en donner une autre, bien meilleure, à la place. Nous donner à Dieu, nous

et nos possessions, ne nous rendra jamais plus pauvres.

Anne put apprendre une excellente leçon sur la prière. Sa prière est un bon exemple du principe que Dieu est "un secours qui se trouve toujours dans la détresse" (Ps 46.2). Sa description de sa propre prière est originale en elle-même : "J'épanchais mon âme devant l'Eternel" (1 S 1.15).

Anne réduisit la prière au strict nécessaire. Elle reconnut la souveraineté et la puissance de Dieu. Avec humilité, elle s'approcha de son trône. A deux reprises dans sa prière, elle s'identifia comme une servante de Dieu. En tant que servante, elle savait que la volonté de Dieu passait en premier dans sa vie. Elle fit donc sa requête dans les limites de cette volonté. Les éléments les plus essentiels d'une prière efficace sont l'humilité, un sens du service à Dieu, et un cœur qui se soumet.

Est-ce qu'Anne marchandait avec Dieu pour avoir une réponse à sa prière ? Pouvons-nous le faire ? Pouvons-nous obtenir ce que nous voulons en promettant à Dieu quelque chose en retour ? Si nous pensons ainsi, nous avons mal compris le vœu et la prière d'Anne. Elle ne marchandait pas ; elle demanda un don à Dieu, et elle promit de le lui rendre. Une telle prière ne constitue pas un marchandage, car elle est volontaire.

Une prière comme celle d'Anne ne peut venir que d'une confiance entière en Dieu. Nous pouvons, nous aussi, nous montrer audacieux et lui demander de grandes choses. Peut-être hésitons-nous parce que nous nous sentons indignes ou incapables de recevoir et de mettre en œuvre sa réponse. Nous ne devrions pas hésiter, car non seulement Dieu est-il capable de nous donner ce que nous demandons, mais il peut nous accorder la force de bien utiliser ses dons.

Après sa prière, Anne n'était plus la même personne : "Elle mangea, et son visage ne fut plus le même" (1 S 1.18).

D'où venait cette différence ? Anne n'avait reçu aucun signe miraculeux de Dieu indiquant qu'il l'avait entendue et qu'il l'exaucerait. *La différence vint du fait qu'elle avait adopté une attitude différente.*

Personne, à part nous-mêmes, ne peut contrôler nos attitudes. Selon un dicton populaire : "Si vous agissez différemment, vous serez différent". Il est étonnant de constater, à la mise en

pratique, la véracité de ce principe. Si nous choisissons d'agir comme Anne, nous trouverons que nos émotions et nos actions changeront. Il ne faut jamais attendre de nouveaux sentiments avant d'agir. C'est les nouvelles actions qui conduiront à de nouveaux sentiments.

D'où vint cette décision de changement chez Anne ? C'est sa foi en Dieu qui lui donna une nouvelle attitude. Elle pria et agit sur la base de sa foi en Dieu. Sachant toujours ce qu'elle désirait, elle confiait désormais le résultat à Dieu. Même s'il n'exauçait pas sa demande d'un fils, elle resterait dans le contentement, elle garderait sa confiance en lui. Elle acceptait désormais sa situation, sachant qu'elle vivait dans la volonté de Dieu.

Au fur et à mesure qu'un chrétien avance dans son voyage spirituel, la prière ressemblera moins à une liste d'achats et plus à un chèque en blanc. Nous devons être prêts à nous soumettre à Dieu et à lui demander de remplir la somme, le prix que cela nous coûtera. Voilà ce que fit Anne.

La suite

Il n'est pas difficile de faire un vœu ; pour certains, les promesses sont faciles. Dans la ferveur d'une expérience émotionnelle, il est facile de prendre des engagements sans évaluer le prix. Il y avait chez Anne une qualité primordiale à la découverte d'un sens à la vie : quel que soit le prix, une promesse doit être tenue.

Ne pensa-t-elle donc pas comme nous pensons ? Nous dirions sans doute : "Comment puis-je laisser mon fils dans un lieu où même les sacrificateurs sont corrompus ?" Ou nous nous excuserions ainsi : "Dieu, je n'ai qu'un seul fils et je ne sais pas si j'en aurai d'autres. Ne voudrais-tu pas accepter quelques brebis à la place ?" A son crédit, Anne tint parole. Lorsque Samuel son fils fut sevré, elle l'amena dans la maison de l'Éternel à Silo et dit :

C'était en vue de ce garçon que je priais, et l'Éternel m'a donné ce que je lui demandais. Aussi, moi je veux le prêter à l'Éternel : il sera toute sa vie prêté à l'Éternel (1 S 1.27-28).

Nous ne devons pas être comme la personne qui téléphona à un bureau de l'Église un lundi. La veille, les membres de l'assemblée avaient signé des cartes d'intention, disant combien d'argent ils voulaient offrir dans l'année à venir. La

personne au téléphone demanda : "Pouvez-vous me dégager de mon vœu ? Hier, j'étais trop religieux pour mon propre bien." David parla de l'approbation de Dieu pour l'homme intègre qui tient parole, même quand cela doit lui faire mal (Ps 15.4).

La récompense

Quelques années plus tard, la famille d'Elqana arriva au tabernacle dans un moment émotionnel. Ils amenaient le fils qui avait illuminé leur vie, et ils savaient que ce fils ne rentrerait pas avec eux. A notre époque matérialiste, nous nous demandons comment ils purent faire un tel sacrifice. Nous ne pourrions donner à Dieu de cette manière que lorsque nous aurons la même attitude qu'Anne : "C'était en vue de ce garçon que je priais, et l'Éternel m'a donné ce que je lui demandais. Aussi, moi je veux le prêter à l'Éternel."

Anne perdait-elle quelque chose en offrant ce don à Dieu ? Sa vie était-elle bénie seulement en présence de Samuel ? Rentra-t-elle chez elle pour mener le deuil sur son fils ? Jamais ! Elle ne pensait pas avoir perdu Samuel. Elle le vit chaque fois qu'elle allait au tabernacle, et même s'il vivait à Silo, elle s'occupait de ses besoins (1 S 2.19). Dans sa grâce, le Seigneur bénit Anne avec encore trois fils, et deux filles (1 S 2.21).

Ce que nous donnons à Dieu du fond d'un cœur engagé n'est jamais perdu ! Dieu est capable et il est prêt à nous donner encore plus que ce à quoi nous avons renoncé (Mt 10.27-29 ; Ph 4.19). Il bénira notre semence généreuse par une récolte abondante. Dans sa grâce, non seulement Dieu nous bénit dans l'éternité, mais souvent il nous donne au centuple dans cette vie aussi (Mc 10.30).

CONCLUSION

Bien qu'Anne, une paysanne, ait vécu il y a des siècles, son problème — une vie qui manquait de sens — est toujours d'actualité. Sa solution, un engagement entier envers Dieu, est tout aussi viable aujourd'hui qu'à l'époque.

Quelqu'un a écrit sur une muraille quelque part : "Dieu détient la réponse." Et quelqu'un d'autre a ajouté : "Oui, mais quelle est la question ?" *Ce qui compte en réalité n'est pas la question, mais la réponse. Et la réponse est toujours la même : Dieu. ♦*